

EXPANSION ET NATURE ¹

par Robert Hainard, 1233 Berne

Les Colomb, les Magellan, s'en allaient à la conquête d'un monde illimité. Et même lorsqu'on en eut fait le tour et mesuré la circonférence, ce monde n'était-il pas en partie vide, inexploité ? Les indigènes qu'on découvrait n'étaient pas des hommes, du moins pas des chrétiens. Il fallait les massacrer, les réduire en esclavage ou les convertir (en leur apprenant à obéir).

Les derniers vides de la carte sont bouchés, il n'y a plus de terres inoccupées où planter le drapeau du conquérant. Les autres peuples prétendent à une dignité égale à la nôtre. Les temps du monde fini approchent, disait Valéry il y a un demi-siècle. Maintenant, ils approchent très vite. Tout le monde connaît le fameux nénuphar qui double ses feuilles chaque jour. C'est insignifiant au début mais lorsqu'il a couvert l'étang à moitié il ne reste qu'un jour avant que l'eau libre disparaisse. Telle est la progression géométrique. Nous sommes au court moment où il reste beaucoup d'espace et de nature à sauver mais peu de temps pour le faire.

L'expansion économique, démographique, ne peut se poursuivre indéfiniment. Elle ne le peut plus bien longtemps. La seule question est: quel intérêt avons-nous à repousser l'échéance ? La réponse n'est pas douteuse: par routine, par manque d'imagination et de courage, pour quelques intérêts à court terme, nous laissons se dégrader rapidement les possibilités de solution. Lorsque nous nous serons laissé acculer à cette solution, il n'y aura plus grand-chose à sauver: une vie humaine misérable dans une nature misérable.

C'est irrécusable. Alors, pourquoi tant de gens sensés prétendent-ils encore sauver ce qui doit l'être en maintenant l'expansion ? Faire de l'aménagement du territoire sans renoncer à l'expansion, c'est tout au plus fixer des priorités dans la disparition de ce qu'on prétend conserver.

¹ Titre d'un ouvrage de ROBERT HAINARD: *Expansion et nature, une morale à la mesure de notre puissance*. Le Courrier du Livre, Paris, 1972.

Faut-il accuser avant tout les intérêts d'une classe dominante ? La justice, l'égalité, c'est une autre affaire. Remarquons seulement que les privilèges d'une « élite » ne la tiendront pas longtemps à l'écart du désastre général, que la concurrence pour maintenir ces privilèges devient toujours plus dévorante. Nous sommes tous embarqués dans la même aventure, terriblement solidaires.

Cette invincible répugnance à regarder les choses en face, ce vertige, ce sursaut de révolte, ne tiennent-ils pas à notre mépris foncier de la nature, à notre hostilité innée ? A la plupart des créatures la modération est imposée par la pression du milieu. Notre puissance entraîne notre responsabilité envers le milieu, qui n'est autre que notre responsabilité envers nous-mêmes.

Animal au cerveau le plus compliqué de tous, l'homme est particulièrement doué pour l'analyse. Il met le monde en pièces ce qui est très avantageux pour intervertir les pièces et changer le monde, mais qui gêne pour le comprendre, car l'analyse dissèque et, à la limite, tue.

Notre conception rationnelle ne rend pas compte de toute la réalité. Pour un être simple, une auto peut paraître un être vivant. Avec un peu d'attention, il distinguera une caisse sur roues, qu'il peut pousser lui-même et un moteur. Cette partie active, le moteur, à laquelle il peut s'identifier, il y verra un ensemble de pièces inertes, se poussant passivement l'une-l'autre à partir du cylindre et de l'explosion. Mais l'explosion peut être démontée en corpuscules, mus par une force qui n'est qu'un nom, que les prochains progrès de l'analyse repousseront encore indéfiniment. Rationnellement, une auto n'a pas de moteur et cela ne semble choquer personne. Ici, ma démonstration m'échappe. J'ai questionné des physiciens. Il en est qui pensent comme moi, puisque l'énergie n'a jamais pu être constatée que par ce qu'elle déplace; elle reste donc un nom, une constatation. D'autres pensent que ces notions ne s'appliquent plus à la physique quantique. Mais cela n'importe guère à mon propos. Notre attitude envers la nature est informée par un rationalisme très ancien, qui n'a fait que se confirmer jusque tout récemment.

Par contre, nous nous éprouvons de l'intérieur, avec notre effort, nos hésitations, nos choix. Bien sûr, nous ne nous sommes pas exemptés de l'analyse. Stimulus-réponse, réflexes conditionnés, le savant a réduit sa conduite en mécanismes. Mais pourquoi diable fait-il encore effort, pour penser juste, foudroie-t-il ses adversaires ? Il n'est pas de science sans un résidu de spontanéité retiré au plus intime du jugement.

Il n'y a pas de mécanisme dans la réalité, il n'est que dans nos intentions. Nos machines ne sont qu'approximativement des mécanismes. Nous

découpons les pièces dans les matières les plus rigides. Nous huilons, nous refroidissons, nous ne pouvons empêcher que nos machines ne fassent **aussi** ce que nous ne voulons pas et retournent tout doucement à la nature par l'usure et les dégradations. Nous ne réussissons à maintenir une auto que quelques années dans les voies de la mécanique.

Qu'est-ce que l'intelligence ? Une causalité inverse, dans laquelle l'effet précède et détermine la cause par l'imagination. Cette causalité-là serait-elle réservée à notre seule espèce ? Cela paraît bien improbable. Je pense plutôt que nous nous mettons à part de la nature par une erreur de perspective, la même qui nous a fait considérer longtemps la terre comme le centre de l'univers. A part l'astronomie, notre pensée n'a pas encore fait sa révolution copernicienne. Je m'égare dans la métaphysique, pensez-vous probablement ? Mais c'est que notre culte de l'expansion a des raisons métaphysiques. Il n'est ni réaliste ni sensé. Nous ne pouvons pas laisser sa place à la nature parce que ce serait faillir à notre mission, parce que nous nous croyons le seul agent d'organisation dans un monde désordonné et aveugle qui nous fait peur.

La notion d'environnement substituée à celle de la nature, c'est une astucieuse façon de remettre l'homme au centre.

Mon père enseignait la perspective. Selon lui, elle est le modèle de l'être situé dans le monde. Que tout rayonne vers lui, que sa maison soit très grande et les étoiles toutes petites, ce n'est pas faux. Seulement, cela ne vaut que pour lui. Il ne faut pas confondre le géométral et la perspective. Je ne me refuse donc pas à mettre, **pour nous**, l'homme au centre du monde, à envisager la protection de la nature à son profit. C'est pour lui, pour son bonheur, que je veux restituer à la nature sa richesse et sa dignité. Mais cette dignité exige que nous perdions quelques préjugés naïfs, que nous cessions de nous prendre absolument pour le centre du monde et sa seule conscience.

C'est là que je voulais en venir: que **l'environnement**, c'est le monde vu par Ptolémée, avec l'homme et la terre au centre, **la nature**, le monde vu par Copernic.

L'environnement, c'est le milieu à la fois passif et contraignant. Nous lui accordons, à regret, à coups de règlements répressifs, ce qui nous est indispensable. Mais si la nature est l'autre adorable, en qui seule nous pouvons nous épanouir, notre épouse, notre égale en dignité — mais dont la richesse nous dépasse et nous submerge — alors, nous n'en aurons jamais assez. Pour cette conquête-là, il nous faudra tellement plus de nature qu'il n'en faut pour digérer nos pollutions, nourrir nos besoins ! Le monde physiquement riche et sain nous sera donné par surcroît. L'élan

irrépressible de notre vie sera garant de la richesse de la nature. Vous voyez que je ne suis pas contre l'expansion, mais il faut savoir laquelle.

Dans notre monde rationnel et mécaniste l'ignorance des gens cultivés envers la nature est effarante. Ne prenez pas ombrage de cette remarque: bien des zoologistes et botanistes ne la comprennent guère non plus. Lorsque j'entends parler d'«espaces verts» ! Un de mes amis a vu, à Dallas, pulvériser de la couleur verte sur les pelouses jaunies par l'été. Voilà bien les «espaces verts» ! Mais il y a mille ans — ce qui est un éclair dans l'histoire de l'humanité — il y avait ici des bisons, des ours. Je milite pour la réintroduction de la grande faune en pays industrialisés car j'estime que vouloir la conserver uniquement en pays «sous-développés» — si nous ne la jugeons pas bonne pour nous — c'est du colonialisme. Ces bêtes, je les ai approchées dans la nature. Je ne sais pas tout sur elles, mais je vois bien que nous sommes bourrés de préventions et d'idées fausses, que nous projetons sur elle notre agressivité et je crois qu'il se trouvera des solutions surprenantes à la coexistence pacifique de l'homme et de la nature. Une bonne partie de mes observations sont faites très près de la civilisation et j'attends avec beaucoup d'intérêt les effets de la suppression de la chasse à Genève. Nous ne savons pas voir la nature, nous ne savons pas l'aimer, nous ne savons pas en jouir. Il y a des possibilités infinies dans le bon usage de la nature. Je ne suis pas ennemi de la technique. Je pense qu'en nous délivrant de dangers en grande partie imaginaires, et de dures conditions, bien réelles, la civilisation peut nous permettre de jouir de la nature avec une liberté, un amour tels qu'ils n'ont encore jamais existé.

Je pense simplement que toute chose est mauvaise, qui se met à son propre service, se replie sur ses propres exigences. Elles devient un vice, une drogue. La technique, par son efficacité et son raffinement, peut devenir discrète et servir à épargner la nature autant qu'à la détruire. On devrait pouvoir dire: ce pays est si hautement industrialisé qu'il a rendu la moitié de son territoire à la nature sauvage.

Le travail pour gagner de l'argent et l'argent pour produire encore plus, sont notre drogue, notre vice, notre névrose, à nous Blancs, et Suisses tout particulièrement. Un moyen d'oublier que nous ne savons pas vivre, que la vie ne nous satisfait pas. Nous courons toujours plus vite pour ne pas tomber (et nous tomberons quand même) parce que nous ne pouvons nous appuyer sur rien, nous accrocher à rien, ni freiner. Nous filons dans le vide comme des sputniks. Mais ce vide n'est que mental. Il vient de ce que, pour nous, la nature n'a pas d'existence, ou si peu. Pourtant elle est là mais nous la massacrons sans la voir. Ce vide mental, nous cherchons

férocement, désespérément, à en faire une réalité.

Une société sans expansion ne peut être qu'une société sans concurrence. Pour supprimer la concurrence, il faut considérer, non le travail, cette névrose, mais son résultat. Il faut payer les gens, non pour faire quelque chose, mais pour que cette chose soit faite. Que le charpentier ait pour fonction que chacun ait une maison et non de faire des toits à tout prix quitte à fiche le feu à ceux qui existent. Et lorsque tout le monde sera abrité, d'aller à la pêche ou de jouer du violon, sans se demander si le collègue n'est pas en train de tracer des plans à moitié prix. Il est probable qu'un tel état de choses entraînerait le retour à la morale du Moyen-Age, qui condamnait le prêt à intérêt, c'est-à-dire l'idée qu'on peut faire travailler son argent, c'est-à-dire encore faire travailler les autres. Il faudrait, peut-être, aussi que tout ce qui concerne le loisir fut gratuit. Car le loisir devrait interrompre l'inférieur cercle vicieux qui fait réinvestir le profit dans la recherche de plus de profit encore. Mais notre réflexe d'exploitation est si invétéré que nous avons réintroduit les loisirs dans le circuit économique. L'industrie des loisirs est peut-être notre plus grande perversion.

Utopies, tout cela, direz-vous. Moins utopiques qu'une expansion indéfinie, si faible soit son taux. Ça, c'est l'utopie absolue. Réfléchissez à ce fait tout simple: que vous pouvez être absent un jour, un mois et retrouver votre femme, vos enfants, vos biens. Cela ne va pas tellement de soi. Mais si chacun passait sa vie sur son seuil à se battre avec tous, tout le monde crèverait de faim. Une espèce ne peut subsister sans un rituel qui limite la rivalité. C'est le chant de l'oiseau qui affirme sa présence, la possession du territoire, élégante substitution aux coups de bec et aux plumes arrachées. Le brame du cerf qui ritualise les combats, les rend rares et presque jamais mortels. Le rituel compliqué des loups, reposant sur une hiérarchie qui peut sans cesse être remise en question mais qui l'est rarement.

L'homme a aussi ses rituels. Il y eut le rituel féodal, avec ses allégeances de protecteur à protégé, basé sur la violence mais qui la limitait. Le rituel bourgeois a remplacé la violence, destructrice de vies et de biens, par l'émulation à produire. Son succès a été tel que les bourgeois ont racheté les biens des nobles, les ont obligés à s'embourgeoiser. Malgré ses injustices, le capitalisme a produit un niveau de vie inconnu auparavant (il faut d'ailleurs remarquer que si l'ouvrier suisse est plus riche que l'ouvrier russe, il ne le serait pas autant si l'ouvrier russe n'existait pas). L'efficacité du capitalisme a produit une prolifération telle que nous risquons de crever non de ses défauts mais de son succès. Il faut donc transposer une fois de plus. Il faut une non-agression économique. Mais si les hommes ont

consenti à remplacer la violence par l'émulation à produire, du moins dans la vie de tous les jours, c'est qu'ils y ont trouvé leur profit. La répression n'est jamais qu'un barrage provisoire, que l'accumulation des appétits déborde. La seule action durable s'exerce sur les motivations. On ne châtre pas le dynamisme de la vie et les rivalités qu'il engendre, il faut les transposer une fois de plus.

Qu'est-ce donc qui pourrait sublimer l'agression économique ? Que pouvons-nous désirer encore lorsque nous avons nourri nos 70 kilos, que nous les avons vêtus et abrités (et que nous avons la garantie que tout cela ne nous sera pas repris) ? Je ne vois d'autre conquête réelle que l'assimilation des autres formes de vie, par la sympathie, la connaissance, la participation par l'art et la science (la science contemplative, pas la science fonctionnelle). Je me rends compte que ce recours paraît bien falot. Et c'est pour cela que je retombe sur mon premier propos: nous méconnaissions la nature, nous ne lui accordons, bien à tort, qu'une existence inférieure. Et c'est la cause profonde, immense, obscure, de notre malaise.

Un critique de mon dernier livre a remarqué que la plupart des protecteurs de la nature demandent un **compromis** entre l'homme et la nature, tandis que je demande une tension. Puisque nous parlons **tension**, il est légitime de la comparer à l'électricité: pas de tension sans une **isolation** convenable. Les nuits que je passe au bord de la rivière à guetter les castors et les loutres, les canards et les hérons, ne consistent pas à communier nu avec le froid de la nuit, la neige, ou les moustiques. J'ai mon sac de couchage, une pommade anti-moustiques, artifices simples et discrets qui me permettent de contempler la nature sans souffrir d'inconvénients qui m'en distrairaient. Retourner à la nature, ce serait essayer d'attraper les canards pour m'en nourrir, me construire une cabane de roseaux, me chauffer en coupant les vernes. Tandis que je laisse moins de traces que la bauge du sanglier: quelques laîches écrasées, c'est tout.

Le compromis demande l'atténuation des forces opposées. La tension, leur exaltation. L'amour conscient de la nature, l'amour désintéressé — ce qui signifie, en fait, un intérêt plus profond — est un produit de la civilisation. L'amour de la nature ne renie pas la civilisation, il l'accomplit. Mais cela ne doit pas être une civilisation narcissique, se dévorant elle-même après avoir tout dévoré.

La métropole de béton et d'acier, les grands ensembles où sont parqués les troupeaux humains, c'est anachronique. Le raffinement de la technique devrait concilier ce qui semble des contraires: la solitude familiale dans la nature, rêve de chacun, jointe à une vie sociale plus intense et plus sélective. Le contact, discret mais intime, avec une nature aussi com-

plète et aussi sauvage que possible, et non avec un environnement trop humanisé. Mais pour respecter la nature, il faut la comprendre, je dirais même l'adorer, comme un ordre infiniment complexe, subtil et non comme un chaos qu'il nous faut soumettre à notre ordre sommaire.

Je crois qu'une technique discrète, une attitude bienveillante peuvent nous permettre de vivre plus près de la nature sans l'altérer. Mais il y a des limites. Je crois qu'il s'agit moins de vivre sa vie quotidienne dans la nature que d'avoir des contacts momentanés mais plus intenses — basés sur une certaine isolation. D'ailleurs tous les animaux ne vivent pas dans la nature. Si le lièvre dans son gîte est presque sans protection, le blaireau, le renard (mais aussi des animaux de toutes les classes, même des insectes) se font un abri confortable qui les isole d'une nature trop dure et dont ils sortent au moment choisi.

Défendre la nature il y a cinquante ans, c'était être un Don Quichotte, un rêveur, le nostalgique d'un passé révolu, condamné par le sens de l'Evolution et de l'Histoire. Maintenant, le problème est posé, s'il l'est peut-être assez mal. Notre civilisation technique, qui paraissait infaillible et toute puissante, se révèle vulnérable. Mais on manque d'imagination, on pense avec elle ou contre elle, on n'en sort pas. Je pense qu'il ne faut pas renier la technique, une certaine ingéniosité qui est le propre de l'homme (quoique l'ingéniosité de la nature soit plus subtile encore). Il n'est pas très indiqué non plus de chercher des modèles dans les civilisations antérieures, qui n'ont fait qu'aboutir à la nôtre, de rêver d'idylle pastorales qui peuvent être des solutions individuelles mais en aucun cas une solution générale. Nous pouvons inventer une société tout à fait nouvelle qui respecte la nature éternelle (et stable à notre échelle de durée) mais qui nous permette d'en jouir avec une sécurité, un confort, un amour aussi, inconnus jusqu'ici.